

Questions et réactions après les interventions de Philippe BERNIER et de Jacques PAIN

Catherine LAFITTE-COULON

Texte complété avec les notes prises par Bruno ROBBES
et Céline VAGUER

Cécilia Marie DI BONA : Comment la pensée japonaise peut-elle nous aider à penser la violence ?

Philippe Bernier : La violence peut être envisagée comme une rencontre qui échoue. Elle peut être repensée non comme causalité linéaire, mais comme élément qui émerge lentement à un moment donné. D'où la nécessité d'être vigilant, disponible à la situation. La vigilance se comprend comme présence sans fixation, la disponibilité comme ouverture aux événements, aux antipodes d'une position magistrale. La pensée occidentale fonctionne au travers de l'identité, la pensée orientale est dialectique.

Question : D'une part, vous employez un langage propre au monde juridique : vous parlez de réparation, de victimisation. Peut-on appliquer ce langage au monde des enfants ? L'emploi de ces termes est-il toujours légitime ? D'autre part, le paradigme négociation-coopération ne fait-il pas basculer dans le langage économique ? Je suis enseignant et on voit maintenant que tout est prétexte à négociation : les élèves vont jusqu'à négocier une note ou le silence en classe...

Jacques Pain : Oui, la négociation est possible voire indispensable n'importe où, surtout dans les lieux violents (notre groupe de recherche « Crise, école, terrains sensibles » l'a montré) et beaucoup d'établissements sont aujourd'hui dangereux et violents. Il est fondamental que les enseignants ne soient pas isolés dans leurs classes. La pédagogie institutionnelle regorge de témoignages d'enseignants qui ont su comment parler ou agir face à une situation, non parce qu'ils sont « géniaux », mais parce que la discussion en conseil, l'ambiance qu'elle génère, a fait émerger une solution qui s'est imposée à tous. Le « génie » d'un enseignant qui renverse une situation de conflit, c'est de savoir quoi faire dans l'ambiance du moment, sans l'avoir prémédité. Les élèves doivent aussi être formés à la discussion, à la médiation entre élèves qu'ils sont les seuls à pouvoir faire (voir par exemple le travail de l'association « Génération médiateurs »). Les termes que j'ai utilisés (victime, réparation) ne sont pas propres au vocabulaire juridique. Quant aux rapports entre Éducation nationale et Droit, je vous renvoie aux travaux d'A. Legrand et de C. Durand-Prinborgne ainsi qu'au « Code de l'Éducation ». Il faut bien entendu faire du Droit à l'école. « Victimisation » et « réparation » ne sont pas, à l'origine, des termes du Droit.

Question : Je vois que l'Occident se défait de ses propres références pour s'ouvrir à d'autres cultures. Vous avez cité les cultures chinoise et japonaise, que se passe-t-il avec la culture du monde arabe ? Et qu'en est-il de l'intégration ?

Réponse : Il est d'abord indispensable que le monde occidental accepte de se décentrer de sa vision du monde et de se tourner vers d'autres cultures de pensée (pas seulement asiatique mais aussi maghrébine...).

Question : Avec les systèmes francophones, y a-t-il des résultats tangibles ?

Réponse : Des résultats tangibles ne peuvent être observables si les systèmes restent uniquement francophones.

Question : Le mode de pensée est fortement lié à la structure du langage. Comment alors intégrer la pensée orientale à la nôtre sans changer la structure même de notre langage qui est analytique ? Quel en serait l'intérêt et est-ce possible ? Les modifications éventuelles sont-elles observables si l'on étudie la langue d'un point de vue clinique ?

Jacques Pain : Non, car il est impossible de changer la structure de notre langage (cf. le philosophe japonais Kitaro : la logique du lieu). Langage et pensée sont irréductiblement liés.

Questions et réactions après l'intervention de Verena AEBISCHER

Cécilia Marie DI BONA : Il faut reconnaître l'intérêt du modèle US de négociation intégrative...

Verena Aebischer : Oui, ce modèle a pour but d'aboutir à un accord. Cependant, le modèle de la résolution de problèmes intégrative est plus complet car il permet de reformuler le conflit, en prenant en compte le point de vue des deux parties et peut-être alors, le conflit disparaît. Mais il échoue souvent car il n'y a pas de réelle empathie. L'empathie est une compétence à acquérir.

Philippe Bernier : « Individu » est un concept très différent au Japon. Il implique une notion de relation qui nous est étrangère, puisque le « je » émerge forcément de la relation. Il n'est pas « individuel ». Il y a une trentaine de façons de dire « je » en japonais, dont certaines implicites. La culture japonaise est assez fermée sur elle-même. Les Japonais se méfient beaucoup de ceux qu'ils appellent les « tatamisés » (les occidentaux qui parlent trop bien japonais). Connaître leur culture et leur langue est vécu comme une effraction. À un étranger qui s'adresse à eux dans leur langue, ils le renvoient à sa condition d'extériorité en lui répondant en anglais. Le terme « violence » est plus difficile à définir en France qu'au Japon.

Jacques Pain : (cf. « Dictionnaire Européen de Philosophie »). Il est difficile de trouver des équivalents du mot « violence » dans d'autres langues. Les Japonais reconnaissent que le « je » commence à exister pour eux aussi.

Question : Pour qu'une négociation aboutisse, la violence doit basculer vers la coopération. À quel moment cela se produit-il ? À l'épuisement des deux parties ? De leur énergie, des ressources humaines, financières ? La négociation n'est-elle pas une phase temporaire qui utilise l'effort, l'usure avant de retourner à la violence ?

Question : Qu'en est-il des statuts des individus dans les conflits de groupes ? Quelle est l'importance du statut des tiers, de celui du médiateur ? On voit bien dans les situations de terrain que les différences de statuts complexifient beaucoup les négociations, par exemple les élus face aux citoyens, les patrons face aux employés... Dans l'apprentissage de la négociation, les compétences sont-elles définitivement acquises ou réversibles ?

Verena Aebischer : (À propos de la modification des compétences culturelles) C'est l'immersion longue qui a des effets sur les compétences culturelles et les compétences à négocier. Quant au statut, il est important que les gens se sentent équivalents. Effectivement, des négociations échouent encore trop souvent parce que certains pensent tout savoir (élus, patrons...). N'ayant pas écouté le point de vue de l'autre, ils ne possèdent qu'une vue partielle du problème. Dans le domaine judiciaire, les délinquants qui ont accepté la punition parce qu'on la leur a expliquée sont moins récidivistes que ceux à qui elle a été imposée sans qu'ils aient eu le sentiment d'être écoutés. Quand les gens participent, ils adhèrent davantage aux décisions prises et n'ont pas l'impression d'être mis devant le fait accompli.

Questions et réactions après les interventions de Michel KREUTZER et Tudor DRAGANOIU

Céline BARRIOL : Qui est préférentiellement nourri par le mâle ? Les jeunes choisissent-ils eux-mêmes ou pas ? Le mâle s'occupe-t-il de celui que la femelle écarte ? Le mâle prend-il de préférence le jeune du même sexe que lui ?

Tudor Draganoiu : Il est très difficile d'observer ce qui régit un choix préférentiel de la sorte dans la nature. Il n'y a pas de règle générale pour le choix du sexe du jeune nourri.

Question : Vous avez soutenu que le choix du partenaire était le fait de la femelle. Or, on voit des contre-exemples dans le monde animal. Chez les impalas et les gazelles, un mâle domine vingt à cinquante femelles. Pour les lions, il en est de même. Comment expliquer ce phénomène de domination masculine ?

Michel Kreutzer : Je vous ai parlé du choix des femelles chez les oiseaux. Chez les mammifères, cela peut être différent. On remarque plus fréquemment des systèmes polygames chez eux. Un mâle peut être dominant, chercher à s'accaparer des femelles, mais cela n'implique pas le fait que ce soit lui qui choisisse sa partenaire au final. Dans nos forêts, les cerfs sont en compétition pour être choisis. Chez les lions, toutes les femelles d'un groupe sont apparentées. Quand les jeunes mâles deviennent adultes, ils quittent le groupe, puis éliminent les mâles d'un autre groupe, même les jeunes, pour prendre leur place. Les femelles alors ne défendent pas leur progéniture et laissent ce système s'installer. Elles ont ainsi un meilleur choix pour la reproduction. Je voulais simplement indiquer que le système n'est pas uniquement le fait des mâles et que les femelles aussi ont laissé s'installer de tels systèmes.

Jacques Pain : Où s'arrête l'anthropomorphisme ? S'agissant de l'éthologie, nous sommes souvent tentés par l'anthropomorphisme, jusque dans le langage (ouvrières et reine chez les abeilles).

Michel Kreutzer : Les pierres n'ont pas besoin de connaître les lois de la gravité pour tomber. Les systèmes d'interprétation ne sont pas nécessairement connus par l'objet auquel ils s'appliquent. Les individus meurent et pourtant la vie continue. Les gènes utilisent l'individu pour continuer la vie. Les individus seuls sont conscients de ce qui est déterminant. La Terre existe sans langage et pourtant, on ne peut se passer du langage pour expliquer la Terre.

Question : Pouvez-vous justifier du choix de l'espèce et de votre cadre théorique ?

Tudor Draganoiu : Oui, le rouge-queue noir est pertinent pour l'étude car il a une bonne densité sur le terrain et il est facilement observable. L'étude est novatrice : c'est la première fois qu'on utilise, chez les oiseaux, les indices acoustiques pour identifier la différenciation des jeunes dans la nichée.